

**DE LA COLONIALE AUX TROUPES DE MARINE,
100 ANS DE PRÉSENCE DE L'ARMÉE
À FRÉJUS, SAINT-RAPHAËL et PUGET-SUR-ARGENS**

**Troisième partie : De l'apogée de l'empire (1919-1939) au
traumatisme de la guerre de 1939-1945**

Jean-Pierre VIOLINO

L'ENTRE-DEUX-GUERRES 1919-1939 : L'APOGÉE DE L'EMPIRE

La mobilisation générale¹ avait été décrétée le 2 août 1914, les hommes valides et en âge d'être appelés sous les drapeaux partaient de Fréjus et de Saint-Raphaël². L'entrée en guerre de l'Italie en mai 1915 entraînait également le départ des jeunes nationaux transalpins dont la communauté était importante dans la région. Loin des théâtres d'opération, la vie s'organisa, seulement troublée par « l'affaire du XV^e corps » issu de la XV^e région militaire, celle de Marseille et du Sud-Est ; un article du « *Matin* » daté du 24 août 1914 accusait les méridionaux d'avoir failli lors de la bataille des frontières. Malgré les démentis et les mises au point des autorités militaires, la suspicion montra du doigt longtemps les méridionaux pendant l'entre-deux-guerres³.

L'absence prolongée de 20 % de la population et de 75 % des hommes de 18 à 35 ans entraîna *de facto* des modifications importantes dans la société. Les mutations s'accélérent dès fin 1914, quand les Fréjusiens et les Raphaëlois restant, subirent avec l'arrivée massive des coloniaux - européens et indigènes⁴ - un apport hétérogène de population, d'hommes presque uniquement. Une approche ethnographique cerne l'évolution sociologique qui s'opère pendant les années de guerre, puis au lendemain de l'Armistice. L'est-varois, c'est-à-dire l'ancien canton de Fréjus (7 communes alors) connaît dès l'après-guerre une démographie artificielle et exceptionnelle qui influe tant sur l'essor économique que sur l'évolution et les composantes de la société.

Quelles sont les raisons de ces développements ? L'armée d'abord, le tourisme ensuite à partir de 1936.

Quelles villes étaient Saint-Raphaël et Fréjus après 1919 ? Les deux agglomérations qui ne formaient pas encore la conurbation la plus importante de la partie orientale du département, rassemblaient moins de 5 000 habitants au début du siècle soit 2 % de la population varoise, pour 7 % dans les années 1930 et 12 % en 2002. L'implantation des camps décuple la population permanente (civils plus militaires) pendant la guerre et la stabilise autour des 20 000

1 « *Justum est bellum quibus necessarium, et pia arma quibus nulla nisi in armis relinquitur spes* » (« La guerre est juste pour ceux à qui elle est nécessaire, et saintes sont les armes quand il n'est plus d'espoir qu'en elle ») - Tite Live, IX, 1.

2 Voir la liste nominative sur les monuments aux morts des communes de Fréjus, Saint-Raphaël, Puget-sur-Argens, Roquebrune-sur-Argens, Les Adrets de l'Estérel, Bagnols-en-Forêt, en annexe.

3 Pierre Lepage, *L'affaire du XV^e corps*, Bulletin de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région, 3, p.4 (2002).

4 Le terme « indigène » ou « autochtone » se dit improprement des troupes coloniales lorsqu'elles sont employées hors de leur pays. Ces qualificatifs devraient s'appliquer aux Raphaëlois et aux Fréjusiens.

pendant l'entre-deux-guerres. Une étude de démographie historique sérieuse reste à faire pour la région. Cet apport de population, masculine et mouvante, modifie profondément les mentalités et les structures sociales d'un terroir encore fortement marqué par la ruralité. Nous assistons au remariage de veuves de guerre⁵ avec des militaires, et pour la première fois, des femmes vont chercher des époux au-delà du cercle étroit du terroir, conséquence de la forte mortalité masculine autochtone et de son vieillissement ; la guerre et la mortalité post-guerre fragilisant la population masculine locale⁶. Nous ne nous rendons plus compte du cortège de souffrances physiques et de douleurs psychologiques qu'entraîna cette guerre. Les illusions humanistes des conventions de La Haye de 1899 et 1907, ont disparu dans les tranchées. Les poilus ont assisté à des transgressions anthropologiques par la destruction des corps, la guerre moderne de par la puissance de feu mise en œuvre atteint les corps comme aucune guerre antérieure. Le deuil de guerre est par essence traumatique et touche tous les membres de la famille élargie. Les « 11 Novembre » de l'après-guerre se transforment non pas en souvenir de l'armistice mais en commémoration des morts. A Fréjus en 1924, le monument aux Morts est inauguré place Formigé (devant la cathédrale), il est transféré place Clémenceau (entre l'îlot Mangin et l'ancienne gendarmerie) dans les années 1950 puis déplacé en 2003, place Agricola. À Saint-Raphaël, il se situa longtemps sur la place Couillet au milieu d'un petit square, encadré de statues de bronze, avant d'être translaté derrière la gare SNCF, entre la station d'autobus et une pissotière publique, et enfin trouva une place définitive face à l'église Notre-Dame de la Victoire.

Deux autres phénomènes sont également constatés et sur lesquelles nous ne reviendrons pas : l'augmentation des naissances illégitimes postérieurement reconnues ou non et les premiers mariages ou unions libres inter-ethniques. La venue de militaires européens que leurs familles suivent, assure à la population locale une ouverture sur l'extérieur et une vision plus réaliste de l'Empire. De même, le départ régulier de coloniaux que les épouses raphaëloises ou fréjusiennes accompagnent, occasionnent des naissances d'enfants en AFN, AOF, AEF ou en Indochine, enfants qui sans la présence de l'armée, seraient nés dans la région.

Le monde rural, comme l'industrie de guerre et l'industrie tout court, exige un effort supplémentaire pendant cette période de guerre et de l'immédiat après-guerre. Les besoins sont immenses. Un apport de main-d'œuvre féminine comble partiellement les départs. Alors que l'effort de guerre s'intensifie, la venue de travailleurs étrangers apparaissait vitale et forme la première vague d'immigration non européenne que connaît la France au XX^e siècle. Ce phénomène s'il touche Fréjus – Saint-Raphaël atteint surtout Marseille et Toulon. Grâce au Service des travailleurs coloniaux rattaché à la Direction des troupes coloniales, arrivent en France pour remplacer les Français qui se battaient sur le front : 78 000 Algériens, 35 000 Marocains, 18 000 Tunisiens, 48 000 Annamites, des Malgaches, des Africains et des Chinois. Cet apport de main-d'œuvre (près de 400 000), cette intrusion coloniale et indigène, provoqua un certain nombre de rejets de la population de l'arrière et même des combattants⁷. C'est la première fois dans l'histoire, depuis les grandes invasions de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age, que s'installe durablement une telle population étrangère (surtout masculine) qui provoque des bouleversements radicaux dans les années 1920 dans la société et l'économie française. Date de la même période et liée à la guerre 14-18, l'arrivée de Portugais, Lisbonne participant à l'effort de guerre auprès de la France par peur d'être dépouillée de ses colonies par l'Angleterre. Avec la paix, l'identité de la Provence et donc du terroir fréjusien glisse peu à peu avec une accélération dans le dernier quart du XX^e siècle mais pour d'autres raisons que

5 En 1919, la France compte 600 000 veuves avec orphelins dont 140 000 seront remariées en 1923 ; 262 000 en 1927 et 280 000 en 1936.

6 La France démobilise le 1^{er} janvier 1920 794 000 hommes dont 500 000 métropolitains, 164 000 d'Afrique du Nord et 120 000 coloniaux.

7 B. Nogaro et L. Weil, *La main-d'œuvre étrangère et coloniale pendant la guerre*, Paris, 1926.

militaires et coloniales. Ainsi, le passé provençal est gommé et son histoire acquiert une certaine plasticité face aux nouveaux arrivants qui ont besoin de nouveaux imaginaires nationaux, régionaux et locaux.

Une forte communauté corse s'installe dans la région dès la guerre terminée, en effet les îliens forment de gros contingents aux colonies tant dans l'administration que dans la Coloniale (sous-officiers, officiers subalternes). Ainsi, ceux qui pendant la guerre firent un séjour dans les camps du Sud-Est, soit en transit, soit dans un des hôpitaux complémentaires, y retournent-ils une fois la paix revenue, tel mon grand-père Pierre Benedetti, qui lors d'un séjour en 1915, rencontre ma grand-mère Magdeleine Ruffini, fit venir à partir des années 1920 ses parents et ses frères⁸ dont Ange Benedetti qui fonda une famille, ses descendants étant toujours présents dans le sud-est varois.



Mariage à Saint-Raphaël d'un colonial de la communauté corse, vers 1930. À l'extrême droite, debout : Magdeleine Ruffini ; et deuxième homme debout à droite Pierre Benedetti, ancien colonial.

Ces multiples brassages apportent non seulement une augmentation des plus sensibles de la population non militaire aux divers recensements, mais aussi un sang neuf. Des familles sont fondées, des enfants naissent. C'est tout le tissu social et démographique qui est bouleversé à partir de 1919-1920, les mentalités se modifient et ouvrent sur une société plus cosmopolite.

La guerre terminée, Fréjus demeure, et c'est sa chance, le centre de transition des troupes coloniales. Les tirailleurs sénégalais malades y sont envoyés de toutes les garnisons de France avant leur rapatriement, notamment à l'hôpital du camp Gallieni. Les bâtiments des autres hôpitaux changent de destination et sont transformés en camps permanents. Les camps de Caïs et de La Lègue sont construits selon les mêmes modèles. Le nombre des hommes de troupes stationnés dans la région varie au rythme des départs et des retours des séjours outre-mer⁹. Ce qui frappe, c'est la légèreté des matériaux de construction, cette absence de fortification type

8 Sa mère Angèle-Marie Benedetti (née Colonna à Arro en 1861) meurt à Saint-Raphaël en 1935 et son frère cadet, Ange, en 1940 (né à Arro en 1900).

9 Exemple, le capitaine Félix Broche (né à Marseille le 5 avril 1905) est affecté à Fréjus en 1938 au retour de Madagascar, pour une période d'entraînement et de réadaptation d'un an. En 1939, il rejoint Tahiti. Commandant du bataillon du Pacifique, il est tué le 9 juin 1942 à Bir Hakeim. Voir Yves Malarde, 28^e anniversaire de la mort du lieutenant-colonel Félix Broche, in *Revue historique de l'Armée*, n° 4 spécial « Les Troupes de Marine 1870-1970 », 1970, page XIX-XXIII.

Verdun ou Vauban, de casernement type Nord ou Est de la France. Les camps ne sont pas une ville close derrière de hauts murs. Des routes nationales et départementales, des chemins communaux et vicinaux les traversent et les parcelles agricoles perdurent. Avec le colonel Lame, les troupes coloniales aident les populations civiles dans leurs travaux, la société varoise de l'après-guerre est une société où les veuves et les orphelins sont nombreux et où l'absence d'hommes se fait cruellement ressentir.

Le retour à la paix est douloureux et instable. Une agitation particulière marque l'esprit des militaires pas encore démobilisés alors que les combats continuent en Europe orientale, en Russie et au Proche-Orient. En février 1919, le 58^e RI d'Avignon engagé au nord d'Odessa refuse de marcher contre les bolcheviks. L'effervescence gagne la Provence au printemps et le port militaire de Toulon, où les mutineries de la flotte en Mer Noire échauffent les esprits, est le théâtre d'évènements quasi insurrectionnels. Les troupes de l'armée de terre moins enclines à la révolution et Fréjus sont mis en état d'alerte alors que les ouvriers (grande grève des cheminots), à leur tour, refusent de travailler, sans pour autant que la jonction se fasse entre grévistes et militaires. Ephraïm Grenadou (né en 1897 à Saint-Loup, Eure-et-Loir) du 27^e RA, décrit son passage pittoresque à Fréjus où il séjourna à l'été 1919, s'étant porté volontaire pour la Syrie. Ce récit simple et honnête montre l'effervescence qui suit l'armistice de Compiègne et qui envahit les poilus dont certains ont quatre ans de guerre derrière eux. La guerre continue en Russie et en Pologne, dans les Balkans et des combats se déroulent en Orient et dans les territoires d'Afrique. Toute la violence accumulée dans les tranchées, tous les ressentiments, tous les traumatismes, tous les refoulements éclatent à la libération des soldats :

« Quelques jours après, à notre tour d'embarquer [du fort de Charenton où il séjourna au printemps 1919] pour Fréjus. Deux jours de train. Les gars étaient comme fous. Partout où le train s'arrêtait, ils pillaient les wagons des trains marchandises, ils faisaient sauter les bouchons des barriques de pinard et gaspillaient des centaines de litres pour remplir quelques bidons. Les chefs de gares appelaient les gendarmes qui n'osaient pas s'approcher, on les aurait tués. Partout quand on passait, c'était des grêles de pierres. Les gars se saoulaient, étaient malades, à ne pas prendre le train avec des pincettes. Deux jours de voyage catastrophique. De soldats, on était devenu des bandits.

On est arrivé à Fréjus le jour du 14 juillet [1919]. Ils nous ont mis dans les camps où les noirs avaient passé les hivers pendant la guerre. On entre dans les baraques, deux heures après on s'en sauve, couverts de puces. On a été forcé de coucher dehors, heureusement qu'il faisait chaud. Avec ça, on était mal nourri, on volait des pêches. Le moral allait de mal en pire. Les officiers se faisaient siffler. Ils étaient plus les maîtres. Ils s'enfermaient dans leurs baraques. Les soldats jetaient le contenu de leur gamelle devant leurs portes ou contre leurs fenêtres. Ils nous aimaient pas, les officiers ; nous non plus. On ne voulait plus se voir.

Je n'ai rien à faire, je traînais dans les bureaux. Heureusement parce que j'entends lire un jour une circulaire ministérielle qui disait : « Tout homme ayant moins de trois mois à servir ne sera pas envoyé en Orient ». Comme mon engagement de quatre ans finissait au mois de septembre, j'étais dans cette catégorie-là ... Au lieu de prendre le bateau [à Marseille ou Toulon], j'ai obtenu une permission agricole ... Ma permission finie je retourne à Fréjus [avant de se faire démobiliser à Chartres] »¹⁰.

Dès 1920, les camps de Fréjus envoient des troupes sénégalaises occuper la Rhénanie (16-17 avril 1920) conformément au traité de Versailles, sur les 95 000 soldats qui franchissent la frontière, 20 % sont des coloniaux indigènes. Cette intrusion en Allemagne de troupes non-européennes provoqua une peur-panique et une humiliation chez les Allemands qui s'ajoutait

¹⁰ Ephraïm Grenadou, *Grenadou, paysan de France*, collection « La France retrouvée », Rambaldi éditeur, Paris, 1980, p. 162-164.

à la défaite et dont la presse d'outre-Rhin se fit l'écho en accusant immédiatement les troupes noires de maints méfaits reprenant les thèmes de viols, meurtres, pillages, cannibalisme, de mettre en péril par les maladies et par le métissage le sang germain blanc. L'expression de « honte noire » fut alors utilisée (titre d'un film, nom d'une ligue). L'enquête menée par le général américain Pershing (2 juillet 1920) comme celle britannique conclut à une désinformation. Mais la propagande raciste allemande et une campagne internationale (surtout aux États-Unis ségrégationnistes) contre cette occupation honteuse, poussèrent la France à retirer peu à peu ses troupes coloniales dont la plupart réintégrèrent les camps du Sud-Est, d'abord les Sénégalais (fin 1920), puis les Malgaches (1921) et enfin les Antillais (1923).

Même si la paix perdure en Europe, des conflits éclatent régulièrement dans les territoires sous administration française et la République conserve une armée de métier capable d'intervenir sur les théâtres d'opérations lointains (Liban et Syrie 1919-1927 ; Maroc 1920-1926 ; Soudan 1934 ; Indochine 1930-1931 ; Cilicie 1919-1921).

En 1922, les effectifs des troupes coloniales, dont un tiers stationne à Fréjus, se répartissent en France métropolitaine ainsi¹¹ :

- Officiers		2 148
- Sous-officiers et soldats :	Européens	23 127
	Sénégalais	04 495
	Malgaches et divers	09 144
	Indochinois	04 248
	<i>Soit un total de</i>	43 162

Après les engagements de masse des troupes indigènes pour la guerre européenne, nous assistons à partir du milieu de la décennie 1920 à des engagements sélectifs. Le retour à la vie civile d'un bon nombre d'Africains, d'Indochinois et d'Arabes qui ont versé leur sang pour la France et qui n'en tirent aucun avantage politique ou économique, favorise les prises de conscience indépendantistes.

À partir de 1933, la menace sur les frontières de l'Est tend à intégrer de plus en plus les effectifs coloniaux en séjour en France dans le système régional et à implanter en métropole, soit sur les frontières, soit en réserve dans le Midi, de nombreuses unités indigènes. Les troupes coloniales de métropole comptent alors une division « blanche », deux divisions africaines et des détachements indochinois et malgaches, endivisionnés ou non.

Pendant cette période que les historiens nomment « entre-deux-guerres », les municipalités successives de Fréjus facilitent l'installation de troupes par la cession de l'ancien grand séminaire - qui devient Caserne-Mangin - conditionnée par le règlement des taxes de casernement, par la location provisoire du terrain de manœuvre de Ronflon, et par la réduction des taxes pour l'occupation du champ de tir de La Lègue.

Le 14 novembre 1919, est installé le cimetière militaire de La Baume, route de Bagnols. Le 2 janvier 1920, l'état-major de la place succède à l'hôpital militaire installé au grand séminaire. Le 7 juin 1921, la commune cède à l'armée les parcelles de terrains pour l'installation du camp de La Lègue. En octobre 1925, l'École des élèves officiers indigènes ouvre ses portes à Fréjus, les meilleurs sous-officiers y sont admis sur concours préparé un an à Dakar¹². Cette école correspond à la nécessité d'un encadrement partiellement indigène des troupes coloniales. Le 2 octobre, le 43^e bataillon de tirailleurs malgaches quitte Fréjus pour renforcer les troupes

11 Jean Bureau, *op. cit.*, p. 17.

12 Général Nyo, L'évolution des cadres militaires africains de 1914 à 1956, in *Techniques*, n° 385, juin 1956.

En 1930, l'annuaire des officiers comportait 62 Africains dont 17 sortis des grandes écoles. La plupart des gradés africains, malgaches et indochinois étaient des sous-officiers aux responsabilités modestes.

coloniales stationnées au Levant. Au début des années 1930, la motorisation touche l'arme, un centre d'instruction pour les personnels coloniaux des unités blindées et motorisées s'installe à Fréjus.

Si la paix est éphémère, la nouba, musique militaire composée presque uniquement de Sénégalais, et la clique militaire donne régulièrement, tant à Fréjus qu'à Saint-Raphaël, des récitals et des concerts très prisés par les populations et les premiers touristes. Beaucoup se souviennent encore des retraites aux flambeaux avec soldats indochinois portant lanternes vénitiennes, animaux fantastiques et mythologiques. Ces festivités où communiaient armée et population tombèrent en désuétude après les indépendances. Les troupes stationnées dans la région sont fréquemment réquisitionnées pour collaborer avec l'administration des Eaux et Forêts à la lutte contre les fréquents incendies. En septembre 1932, les inondations à Saint-Raphaël nécessitent la réquisition de la troupe pour le nettoyage des quartiers sinistrés.

En 1928, avec une aide de 1 000 F, près du camp Caïs, route de Bagnols, est construite une mosquée pour les troupes sénégalaises à forte majorité musulmane :



Mosquée de Fréjus (carte postale source JPV)



Missiri Djenné (Mali source Internet)

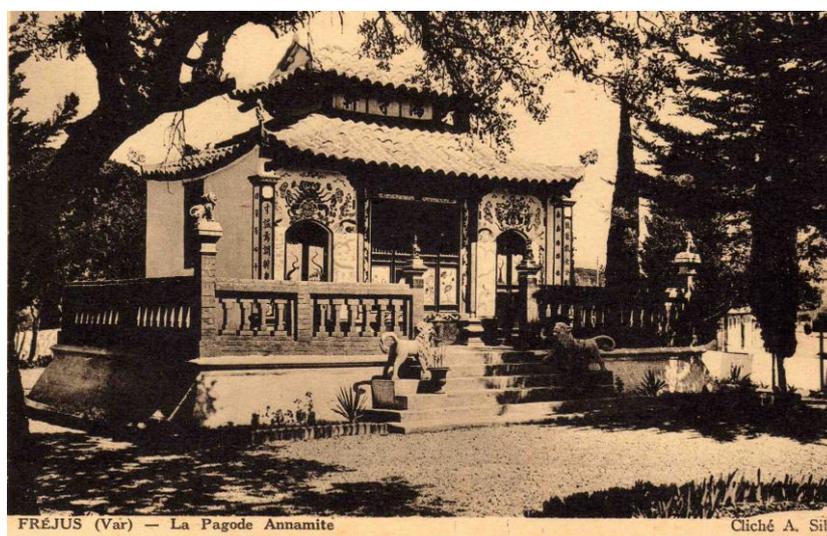
C'est la réplique exacte de la missiri Djenné (Mali, ex Soudan français)¹³.

Au début des années 1920, sous l'autorité du colonel Lame, commandant d'arme de la place, une pagode est érigée au camp Gallieni. La pagode¹⁴ se situe à environ 2 km au nord du centre de Fréjus, à l'intersection de la RDN 7 (route de l'Estérel) et de la route de Valescure (aujourd'hui route de La Pagode) qui traverse le camp Gallieni. Un escalier monumental dessert le monument qui s'élève sur une éminence. Il était contigu au cimetière militaire du camp (aujourd'hui désaffecté). L'ameublement rituel de bouddhas et de génies avait été confectionné par des artistes militaires. La toiture est surmontée d'une lanterne en maçonnerie dont les arrêtes sont décorées d'ornements d'accents à leurs extrémités. Sa façade est précédée de quelques marches d'escaliers sur lesquelles veillent de part et d'autre, les lions chargés d'interdire l'accès du monument aux malfaiteurs. Sa grande porte est flanquée de chaque côté d'une porte étroite. Son jardin situé devant le monument est destiné à la culture

13 Monument inscrit aux Monuments historiques. La mosquée de Fréjus est la première mosquée de France de l'époque contemporaine hormis celle de Paris construite de 1922 à 1926 et inaugurée par le maréchal Lyautey et Mohammed ben Youssef (futur roi du Maroc sous le nom de Mohammed V). Jusqu'au XVIII^e siècle une mosquée existait à Marseille et au Moyen Age Narbonne en possédait une. Saint-Raphaël n'attendit point l'arrivée des troupes coloniales pour se doter d'un art exotique. La villa « Sémiramis » construite sur le front de mer à l'est de la ville à la fin du XIX^e siècle par le baron russe Charles Pontus de Knoring est l'exemple même de cette architecture baroque de type mésopotamien que les riches étrangers se faisaient édifier sur la Côte d'Azur. Elle est aujourd'hui détruite et a laissé la place à un immeuble anonyme.

14 Colonel Lame, *Renseignements monographiques sur la pagode du camp Gallieni, troupes coloniales des camps de Fréjus*, décembre 1926, 14 pages dactylographiées (fonds Jean-Pierre Violino).

des fleurs et fruits symboliques (chrysanthèmes, fleurs de prunier, amaryllis, oranges, mandarines, pamplemousses...). Des animaux sacrés couronnent les rampes du grand escalier, éléphants, licornes, tigres, chats sauvages. Deux monuments funéraires, à silhouette de guérite, situés de chaque côté de la brèche d'entrée sur mur d'enceinte, représentent des sépultures de bonzes. L'intérieur de la pagode comporte deux locaux. Le premier, « *gian chung tâm* » (salle du milieu), est destiné au déroulement des cérémonies cultuelles. Le deuxième, « *tam bao toà* », (palais des trois précieux), est de dimensions plus réduites, aux murs ornés de peintures votives, aux idoles et objets du culte. Cette pièce est interdite aux visiteurs, seuls les bonzes y ont accès. Le local d'entrée comporte un « *sâp quy* », lit de camp bas en ivoire et or éteint, aux pieds sculptés (4 têtes de dragons) et aux entretoises ornées de deux dragons déployés. Des panneaux laqués noirs avec caractères en or éteint reproduisent des sentences de moralistes religieux ou évocatrices de la puissance du « *tam bao* ». Un portail rouge et or, un peu en avant du « *tam bao* », est suivi d'un autre portail plus petit. Dans cette première pièce, une table rouge et or est destinée à recevoir les offrandes. La deuxième salle est meublée de trois autels en gradins sur lesquels trois divinités reposent, d'un trône, d'une statuette de bouddha, d'un brûle-parfum et d'une tablette votive.



La pagode annamite de Fréjus - carte postale (source JPV)

La guerre de 14-18 marque une rupture. On passe, après la Victoire, des expositions ethnologiques (« les zoos humains » du XIX^e siècle) aux expositions coloniales où le colonisé, docile et coopératif, qui s'est battu pour la France et l'Empire, devient profitable pour la métropole. La manière dont les camps sont organisés, avec ce multiculturalisme, ce multi-ethnisme, avec la construction de bâtiments religieux spécifiques, d'habitats aménagés selon le goût des divers peuples, avec le respect des coutumes, est une métaphore de l'empire colonial français. Il y a aussi cette dialectique entre ceux qui regardent ces troupes indigènes et ceux qui sont observés, avec ces regards d'européens remplis d'effroi (peur du sauvage, de l'anthropophage) et de mépris (pour les arts et les musiques africaine et orientale) qui se transforment en condescendance. Les chansons¹⁵ de l'entre-deux-guerres remplies de stéréotypes ambigus demeurent encore dans les consciences jusqu'à l'extrême fin du XX^e siècle. Dans les défilés de ces soldats noirs, dans les musiques militaires (l'attrait de l'uniforme), il y a une dimension sexuelle que l'historien a du mal à saisir. Si Mayol au répertoire patriotique et

15 Voir l'anthologie de la chanson coloniale française dans *Que la France était belle au temps des colonies*, Paris, 2001.

colonial, chante en 1913 « Boudou Badabou », l'histoire de ce Sénégalais qui meurt pour la France au Sahara et qui était aimé d'une jeune française (une blanche !), dans les années 1930, le noir est perçu comme le bon nègre se civilisant sur la terre de France (tel est le contenu de la chanson coloniale « Nénuphar ») ou alors comme un danger. L'ouverture à l'empire, et Fréjus en est un bel exemple pendant cette période, est aussi vécue après la boucherie de 1914-1918 comme une agression. Le parfumeur François Coty écrit en août 1927 dans *Le Figaro* : « trois millions de Français vigoureux, sains, honnêtes ont été poussés à l'abattoir pour qu'on pût leur substituer la vermine du monde ». Paul Morand, pareil en 1933, écrit dans un article : « Et maintenant faites entrer les nègres, car on retrouve leurs ricanements lippus au chevet de toutes les civilisations blanches moribondes ».

Nous comprenons dès lors pourquoi, dans ce contexte, les Sénégalais, pourtant très nombreux, ne descendaient guère à Fréjus ou à Saint-Raphaël même si leur présence y était fortement ressentie.

L'année 1920 voit l'arrivée de Bretagne du père Le Gall, ancien missionnaire au Tonkin ; il retrouve à Fréjus non seulement des Tonkinois et des Annamites mais également des Malgaches et des Sénégalais. Appuyé par l'évêque de Fréjus, M^{gr} Guillibert, puis par son successeur, M^{gr} Siméon, le père Le Gall entreprend d'aider ces troupes indigènes qu'il connaît bien depuis ses longs séjours coloniaux, en leur procurant réconfort et en visitant les malades. L'autorité militaire le nomme assez rapidement aumônier de l'hôpital indigène. Dans les années qui suivent et après le départ des tirailleurs sénégalais de Draguignan, la collaboratrice d'un foyer créé pour les noirs dans cette ville, rejoint Fréjus et seconde l'aumônier militaire.

De même, la fondatrice des Petites Servantes du Sacré-Cœur, Alice Munet, qui, infirmière bénévole dès le début de la Grande Guerre, se consacra aux hôpitaux militaires de Menton de 1916 à 1919, visite jusqu'à sa mort, survenue en 1924, les hôpitaux de Fréjus¹⁶. À partir de 1933, la Congrégation des missionnaires catéchistes du Sacré-Cœur (aujourd'hui à Menton) s'occupe des soldats africains en France et ce, jusqu'à leur retour dans leurs foyers. Les sœurs ouvrent successivement à Toulon (1933), à Fréjus (1934) et à Marseille (1936) des foyers pour accueillir ces troupes expatriées. En 1939, à la déclaration de guerre, certaines sont mobilisées comme infirmières à l'hôpital militaire de Fréjus, tandis que d'autres suivent le déplacement de ces soldats dans leur périple. Les sœurs missionnaires apportent aux troupes noires réconfort et compréhension comme elles le font en Afrique. Elles visitent les hôpitaux et dans le foyer qu'elles ont ouvert à Fréjus au « Bel Horizon Cottage », place Agricola, elles apprennent à lire et à écrire aux soldats indigènes tout en leur distillant des notions d'instruction religieuse. Un double but, humanitaire et d'évangélisation - pour ne pas dire politique - guide leurs actions. Bien sûr, elles font oublier à ces troupes l'éloignement de leur pays, de leur famille, leur évitent les tentations de la rue aux heures de liberté, mais elles tentent aussi de faire obstacle à la propagande communiste dont les efforts incessants préparent les élites issues des colonies françaises aux théories marxistes-léninistes. En 1921, l'ancien sergent sénégalais Lamine Senghor, blessé et gazé de la Grande Guerre, rapatrié et démobilisé au Sénégal en 1919 avec une pension d'invalidité à 30 %, revient en France rempli d'amertume. En 1926, il fonde le « Comité de défense de la race nègre » et entreprend entre Fréjus et Marseille de rassembler ses frères de race pour obliger la République pour laquelle ils s'étaient battus et étaient morts, à tenir ses promesses. Il prêche un retour aux sources africaines de ceux qui au contact de la métropole perdent peu à peu l'apport séculaire de leur civilisation. Il publie un journal, *La voix des nègres*, simple feuille qui fait le lien entre les

16 Lire la biographie : *Alice Munet, fondatrice des Petites Servantes du Sacré-Cœur, missionnaires-catéchistes des noirs d'Afrique* éditée chez de Vitte, place Bellecour, Lyon, sans date.

Voir également : Lucie Cousturier, *Des inconnus chez moi*, éditions Sirène, Paris, 1920.



L'Afrique coloniale en 1924 (cours de géographie Hachette)

Africains qui séjournent en Provence, soit en tant que militaires, soit en tant qu'ouvriers¹⁷.

17 *Deux missions d'Afrique dans le diocèse de Fréjus et de Toulon*, tract de la Congrégation des missionnaires-catéchistes du Sacré-Cœur, 6 pages, Menton, non daté (1933-1939 ?)

“Fréjus en noir et en couleurs” in *Magazine Pieds-Noir d'hier et d'aujourd'hui*, n° de février 1996.

Jacques DORIOT, *Les colonies et le communisme*, édition Montaigne-F. Aubier, Paris, 1929, 159 pages.

Jacques DORIOT, *La Syrie aux Syriens*, discours prononcé à la Chambre des députés le 21 décembre 1925, librairie de L'Humanité, Paris, 1926, 29 pages.

Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, dans un discours à Constantine le 22 avril 1927, déclare : « *Le communisme, voilà l'ennemi ! ... L'insurrection coloniale, la perte ou l'abandon par la France de ses colonies, est l'un des articles essentiels du programme de déchéance française* ». Le 8 février 1930, 200 tirailleurs tonkinois encadrés par des révolutionnaires indochinois attaquent la garnison de Yen Bay (Tonkin) et tuent un capitaine, un lieutenant, trois sous-officiers et de nombreux soldats annamites.

Mais il entre à l'hôpital militaire de Fréjus en août 1927 et meurt le 27 novembre comme beaucoup d'anciens soldats, affaiblis par les souffrances des années de guerre. Son action sociale et politique est reprise par un malien, Tiémoko Kouyate, instituteur en Côte d'Ivoire, venu à Aix-en-Provence suivre des cours de perfectionnement, qui, entré dans la résistance auprès des FTP (communistes), est fusillé en 1942 au fort de Montluçon par les Allemands.

En 1919, Toulon est le théâtre de violentes manifestations en rapport avec les événements de la mer Noire, et en 1925, c'est au tour de Marseille lors de la venue du général de Castelnau. En effet, dès le début des années 1930, la peur s'empare de l'imaginaire collectif, les « noirs » seraient contaminés par les « rouges » et la pensée que les troupes africaines stationnées en France métropolitaine se révolteraient et fondraient sur les villes européennes est omniprésente (lire les textes de propagande et les journaux du PCF et de l'Action française de l'époque). L'année 1931 marque à la fois l'apogée de l'empire colonial français avec la dernière exposition coloniale à Paris (Paul Reynaud étant ministre des Colonies) où le maréchal Lyautey, commissaire général de l'exposition, évoque avec prémonition la perte future de l'Empire dans les trente ans à venir. La poussée anticoloniale à l'instigation du Parti communiste pendant la guerre du Rif (Fréjus ayant envoyé des troupes au Maroc) aboutit en 1931 à une exposition anticoloniale qui est visitée par moins de 3 000 personnes alors que l'exposition coloniale qu'elle tente de concurrencer est un succès.

Dès cette époque, de nombreuses voix s'élèvent de plus en plus contre le colonialisme, celle d'André Gide, celle d'Albert Londres parlant du « moteur à bananes ». En juillet 1900, le parlement vota une loi qui obligeait les colonies à se suffire à elles-mêmes. Ainsi les régions d'Afrique entraient dans le monde capitaliste en payant des impôts (d'abord par case puis par tête) non plus en troc mais en argent. La France est alors entrée dans la deuxième révolution industrielle, celle de l'automobile, du cinéma, de l'aviation mais ce sont les tenants de la première révolution industrielle qui investissent en Afrique afin d'en tirer moult profits (conversion de l'Afrique au système économique libéral) par des déplacements de population, des destructions, le travail forcé, la dette de sang (l'incorporation) et quelquefois par le massacre de populations indigènes. Il ne faut pas pour autant tomber dans le masochisme d'un auteur suédois qui y lisait les préludes aux génocides européens du milieu du XX^e siècle.

Des résistances à la colonisation obligent les camps de Fréjus à une activité intense ; entre 1916 et 1918, ils avaient vu partir des bataillons pour la Côte d'Ivoire et l'Algérie. En AEF avec la révolte des Baïa en 1928-1934 due à la réquisition humaine pour la construction du chemin de fer du Congo, en Haute-Volta avec une révolte générale partie d'un incident mineur, un garde ayant frappé le bébé porté sur le dos de sa mère qui travaillait à l'édification d'une route, avec les problèmes au Liban et en Syrie, la Coloniale est sur tous les fronts. En 1930, le Parti communiste à la Chambre questionne le gouvernement sur les événements en AEF et sur le nombre de victimes qu'il estime entre 50 000 et 100 000 pour le seul Dahomey.

La conjonction de ces deux événements, introduction du modèle capitaliste et révoltes régulières, amène l'envoi régulier de troupes depuis les camps de Fréjus pour protéger et réprimer. L'existence des camps du Sud-Est de la France ne se conçoit que dans ce contexte économique-politique. La guerre de 1939-1945 et ses conséquences changeront la donne géostratégique mais pas la destination des camps (Madagascar, Indochine, Corée, Afrique du Nord).

LE TRAUMATISME DE LA GUERRE 1939-1945

À la veille de la guerre¹⁸, quelques responsables militaires français notent l'état d'impréparation militaire de l'empire. Les troupes coloniales - comme l'armée métropolitaine - sont en état d'infériorité face à la montée des périls et de la puissance militaire allemande, d'autant que leur modernisation et leur préparation idéologique sont défailantes¹⁹. Alors que l'Empire mobilise et que de Brazzaville et de Dakar des troupes africaines rejoignent la métropole, entre septembre 1939 et mai 1940, des sous-officiers indigènes coloniaux (essentiellement des Sénégalais) suivent à Fréjus des cours de perfectionnement pour parfaire l'encadrement de la 8^e DIC. Il était temps ! De nombreux récits font alors état d'une nourriture infecte servie aux militaires en garnison dans les camps du Sud-Est. L'absence de viande régulière est cruellement ressentie. Pendant cette drôle de guerre, le 202^e RAC séjourne quelque temps à Roquebrune, dans les champs réquisitionnés bordant l'Argens (d'où la rue des Près Chevaux) et sa cavalerie mal soignée est décimée par une épidémie de dysenterie et enterrée sur place. Alors que la guerre approche inexorablement, de nombreux mariages sont célébrés. La communauté corse bien implantée dans les camps organise (arrange) des mariages entre militaires coloniaux natifs de l'île de Beauté et des jeunes filles d'origine îlienne dont les familles sont installées dans la région²⁰. En mars 1940, le peintre Jean Bouchaud, à la demande des autorités militaires, arrive à Fréjus et peint des aquarelles et des gouaches dont le sujet est les troupes coloniales.

En 1939-1940, l'armée coloniale représente 9 % de l'armée française. Le 10 mai 1940, la 2^e DIC de Toulon (avec le RICM, les 4^e et 8^e RTS) sous le commandement du général Maignan, et la 8^e DIC (avec les 25^e et 26^e RTS) sont deux composantes de l'armée des Alpes et de défense du littoral. Le 4^e RTS tient garnison à Toulon entre 1922 et 1939, dissout après l'armistice, il est reconstitué en AOF, réorganisé en Algérie, puis forme avec les 6^e et 13^e RTS l'infanterie de la 9^e DIC qui débarque en Provence et libère Toulon. Certaines unités coloniales quittent début juin le sud-est alors que l'Italie de Mussolini déclare la guerre à la France le 10 de ce mois. Ce jour-là, des familles italiennes installées depuis de nombreuses décennies dans le pays sont rassemblées sur la place de la mairie de Saint-Raphaël mais cet épiphénomène est éphémère et ne se renouvella plus. L'armée des Alpes commandée par le général René Olry fait face au groupe d'armée Ouest italien (Umberto de Piémont, commandant en chef) et au 16^e corps blindé allemand (général Hoepfner). Aux 6 divisions françaises (dont 3 de forteresse et 2 coloniales), aux 65 groupes d'artillerie et 86 sections d'éclaireurs-skieurs, soit 175 000 hommes qui s'étalent de la Méditerranée à la frontière helvétique (sur 300 km), les forces de l'Axe opposent, côté italien 22 divisions dont 4 alpines et 3 000 canons, soit 312 000 hommes, répartis en deux armées appuyées par les divisions blindées et motorisées de l'armée du Pô, et aidés par la 3^e Panzer et la 1^{ère} division motorisée allemande. Le 11 juin, les Français font sauter les ponts, les routes, les voies ferrées qui relient la France à l'Italie dans le secteur fortifié (S.F.) des Alpes-Maritimes comme dans ceux de Savoie et du Dauphiné. Les 12 et 13 juin, les premiers bombardements de l'aviation italienne touchent Toulon, Saint-Raphaël et Saint-Tropez. Le 13, la force navale française appareille du port militaire, les croiseurs *Algérie*, *Foch*, *Dupleix*, *Colbert* quittent la rade pour bombarder en représailles les ports italiens de Gênes et Vado. Le 14 à 4 heures 30, l'escadre ouvre le feu sur Vado, Savone puis à midi regagne son port d'attache. L'offensive italienne dans l'extrême

18 « *Les guerres inévitables sont toujours justes* », Napoléon.

19 Marc Michel, La puissance de l'Empire, note sur la perception du facteur impérial dans l'élaboration de la Défense nationale (1936-1938) in *Revue d'Histoire d'Outre-Mer*, n° 254, 1982.

Jacques Marseille, L'Empire in *La France des années noires. I : De la défaite à Vichy*, Le Seuil, 1993, p. 275-276.

20 Telle ma cousine Joséphine Benedetti, née à Arro (Corse du Sud) en 1919 qui épouse à Saint-Raphaël en 1939 Nicodème Cesari (dit "Néné") de Rospigliani (Haute-Corse). Tels deux autres cousins qui se marièrent le même jour et dont le repas de noces se fit à Fréjus, place Paul-Vernet.

sud-est de ce front des Alpes se heurte à un léger repli stratégique des Français sur leurs fortifications. Menton et quelques territoires le long de la frontière sont abandonnés. Les pertes italiennes sont nombreuses, plusieurs milliers de tués ou blessés, plusieurs milliers de prisonniers par rapport aux quelques dizaines de Français portés disparus (moins de 300). Les Sénégalais en profitent pour couper les oreilles des assaillants qu'ils emportent comme trophées. Les régiments détachés sur le front nord reçoivent alors pour mission le 14 juin d'interdire le passage de la Seine à l'est de Montereau, puis de se replier sur la Loire. En livrant de rudes combats d'arrière-garde, ils gagnent Vierzon le 18 juin, esquissent une défense sur la Creuse le 21, puis par Bellac s'installent sur la Vienne²¹. Début juin, sur la Somme, la division de Rommel se heurte à une résistance acharnée de tirailleurs sénégalais et le maréchal préféré de Hitler - par ailleurs piètre stratège - laisse s'accomplir des crimes de guerre contre ces troupes coloniales françaises qui empêchaient sa progression. Les régiments demeurés sur le front des Alpes interdissent, eux, avec fermeté aux Italiens, les Alpes-Maritimes et l'accès à la Provence.

Après l'armistice du 22 juin 1940, le sud de la France est dans la zone dite faussement « libre ». Le gouvernement installé à Vichy et reconnu par la plupart des pays, avec à sa tête le Maréchal Pétain, assure l'autorité légale. La France conserve la totalité de son empire colonial. Une armée dite d'armistice se reconstitue, les généraux de Lattre de Tassigny et Juin en font partie. Elle comporte deux régiments coloniaux, le 2^e RIC reconstitué à Perpignan et le 21^e RIC reconstitué à Fréjus, Toulon et Marseille. Le 10^e RAC s'installe à Nîmes²². Des affiches qui invitent à s'engager dans les troupes à l'ancre de marine sont alors éditées²³. Pourtant les conséquences de la défaite et de l'armistice sont désastreuses pour les troupes coloniales. L'article 3 de la convention d'armistice de juin 1940 précisait que « *le gouvernement français invitera immédiatement toutes les autorités et tous les services administratifs français du territoire occupé à se conformer aux réglementations des autorités militaires allemandes et à collaborer avec ces dernières de façon correcte* ». La Provence étant située en zone non occupée, les troupes stationnées à Fréjus ne tombaient pas directement sous cet article et alors que l'armée d'armistice était ramenée à 100 000 hommes, les troupes indigènes sont laissées à l'abandon. Beaucoup de coloniaux qui étaient passés à Fréjus se retrouvent prisonniers ou dispersés. Un millier de Sénégalais rapatriés en Angleterre au moment de Dunkerque furent oublié dans un camp d'outre-Manche pendant tout le second semestre de l'année 1940. Les prisonniers des troupes de l'Empire sont internés dans des Frontstalags, camps d'internement situés en territoire français. En novembre 1941, il y avait encore 44 000 nord-africains, 16 000 Sénégalais, 3 900 Malgaches et 2 300 Indochinois aux mains des Allemands.

Le 1^{er} juillet 1940, le 157^e régiment d'artillerie à pied (RAP) revenant du front des Alpes, cantonne à Roquebrune et réquisitionne des granges, du fourrage et des logements pour un effectif de 78 officiers, 165 sous-officiers et 1 215 soldats alors que la population locale comptait seulement 2 000 âmes. Le parc d'artillerie s'installe quartier Saint-Pierre jusqu'au jour où le général Montagne reçut l'ordre de dissolution du XV^e CA à la date du 10 juillet²⁴. Le lieutenant-colonel Charmasson, commandant le 157^e RAP passa une dernière fois en revue son unité sur l'ancien terrain de football roquebrunois de La Garonne avant que le convoi prenne la direction de Saint-Aygulf. L'Italie ayant demandé l'application stricte de la

21 Nous pourrions épiloguer longuement sur l'incompétence notoire de l'état-major français, de son attentisme et de ses erreurs stratégiques au cours de cette drôle de guerre qui laisse encore un goût amer dans les souvenirs.

22 Et en Afrique du Nord : 43^e RIC à Bizerte et Tunis ; 6^e RTS à Casablanca ; 13^e RTS à Alger ; 15^e RTS à Philippeville ; le RACM à Casablanca et Marakech ; le RICM à Rabat et Casablanca.

23 72 affiches conservées au Musée des troupes de marines de Fréjus.

24 La veille, le 9 juillet, le général Montagne passa en revue à Draguignan des unités dont ce régiment d'artillerie en présence du prince Louis II de Monaco en tenue de général français et de ses deux petits-enfants, le prince Rainier et la princesse Antoinette.

convention d'armistice et la commission de Turin ayant expédié des officiers pour inspecter le train d'artillerie du 157^e RAP stoppé à Galande (Départementale 7) composé pour l'essentiel de vieux modèles. Fin juillet, le régiment évacua complètement Roquebrune²⁵.

À l'automne 1940, les écoles militaires de Saint-Cyr et de Saint-Maixent sont regroupées à la caserne Miollis d'Aix-en-Provence occupée jusqu'en 1939 par le 1^{er} régiment d'infanterie du Maroc. Dans les milieux officiels d'AOF, AEF et AFN, comme en Indochine, on s'inquiète de cette défaite cuisante et inattendue, et ses conséquences sur l'état d'esprit des populations indigènes et des troupes coloniales car elle affaiblit l'image et le prestige de la France. Fin 1940, la Thaïlande en profite pour entrer en conflit avec l'Indochine française (provinces indochinoises riveraines du Mékong en amont de Stung-Streng, et Cambodge à l'ouest du fleuve), et sous la pression japonaise, la France céda à l'ancien Siam divers territoires par la convention de mai 1941.

Début novembre 1940, alors que la liste « Otto »²⁶ interdit ses livres (fin septembre), que le statut des juifs (3 octobre) lui interdit de pratiquer le journalisme, Joseph Kessel s'installe à Anthéor auprès de sa compagne Germaine Sablon dont le frère, Jean, est un chanteur des plus populaires. Il y écrit son roman sur la Résistance *Les Maudru* (février 1941). Prévenu par la résistance que le viaduc du lieu-dit serait l'objectif de bombardement²⁷, il émigre à Agay, à la villa Maritana et fin 1941, il entre dans la résistance sous le nom de Joseph Pascal alors que Germaine Sablon en est déjà et qu'elle aide des officiers à quitter la France par sous-marins (Camp-Long au Dramont). Il quitte la France peu avant l'invasion de la zone sud et à Londres, avec son neveu Maurice Druon, il écrit les paroles du *Chant des partisans* (Noël 1943), musique d'Anna Marly, Germaine Sablon étant la première interprète²⁸.

Dès son arrivée à Sainte-Maxime durant l'été 1940, Henri Fresnay parvient à convaincre quelques officiers coloniaux des camps avec qui il organise dans le secteur le Mouvement de libération nationale. Dans les camps de l'est varois, sur les communes de Fréjus et de Saint-Raphaël, sont regroupés quelques milliers de tirailleurs sénégalais, malgaches, quelques nord-africains mais fort peu d'indochinois, que l'interruption des communications maritimes ne permet de rapatrier que progressivement dans leurs pays d'origine jusqu'à l'automne 1942. Ces unités ne sont pas comptabilisées dans l'armée d'armistice et sont laissées à l'abandon. Ayant un armement des plus réduits qui limite l'instruction, elles sont utilisées à des travaux d'intérêt public. La municipalité fréjusienne nommée par Vichy et une compagnie descendue des camps encadrent la procession de Saint-François-de-Paule du 29 avril 1941 bien que depuis la fin du XIX^e siècle la République ait interdit aux troupes en uniforme de participer à de tels événements religieux. Après l'armistice de Saint-Jean-d'Acre du 14 juillet 1941 (récusé par le général de Gaulle) qui mettait fin aux combats entre les forces anglo-gaullistes et les troupes françaises du Levant fidèles à Vichy et commandées par le général Henri Dentz, ces dernières dans leur très grande majorité préférèrent le rapatriement en métropole, par deux rotations de paquebots de Beyrouth à Marseille, plutôt que rejoindre les FFL. Quelques contingents s'installent alors à Fréjus. En 1941, une unité de tirailleurs cambodgiens défile au camp de Valescure (Plan Guinet), sa tenue de sortie intègre le caletot de toile kaki, curieusement le modèle réservé aux indigènes autres qu'indochinois. Deux sections annamites prennent leur quartier à Roquebrune-sur-Argens. En décembre 1941, 15 000 Africains, Malgaches et Indochinois sont encore à Fréjus et le gouvernement de Vichy organise à Saint-Raphaël la

25 Jean-F. Régis, Juille t 1940 à Roquebrune-sur-Argens, in *Chroniques de Santa Candie*, décembre 1972.

26 Liste établie par Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris (1940-1944).

27 La maison d'Anthéor est effectivement détruite peu après par une bombe.

28 En juillet 1943, Germaine Sablon arrive en Tripolitaine depuis Londres et chante pour la 1^{ère} DFL et la colonne Leclerc. Elle participe comme infirmière à l'attaque du Garigliano (Italie) en mai 1944 et est faite tirailleur d'honneur du 22^e bataillon de marche nord-africain (BMNA).

semaine coloniale française. La création, aux côtés des chantiers de jeunesse, des groupements indigènes coloniaux réembarquables encadrés par des officiers et sous-officiers métropolitains, sert à l'économie nationale et ces groupes sont prêtés aux municipalités. En novembre 1942, au débarquement anglo-saxon en Afrique du Nord correspond en métropole l'invasion de la zone libre sans coup férir par les divisions allemandes et italiennes. Ces dernières occupent Saint-Raphaël et Fréjus. Le 27 novembre 1942, l'armée d'armistice est totalement dissoute et ses cadres mis en congé ; le 4 décembre, l'état-major l'est à son tour (Clermont-Ferrand étant jusqu'alors le siège militaire de la France pétainiste). Les 2^e et 21^e RIC sont dissous. Les unités indigènes, quoique peu nombreuses, sont maintenues dans les camps de la région. En septembre 1943, le revirement de l'Italie permet aux troupes allemandes d'occuper la Provence orientale et le comté de Nice laissés jusqu'alors sous le contrôle de leur allié. D'abord utilisées à la construction des fortifications côtières, ces troupes indigènes sont au printemps 1944 reléguées dans l'arrière-pays par mesure de sécurité. Ainsi pendant près de 22 mois, soldats allemands, italiens, français et coloniaux indigènes se côtoient.

Le gouvernement en remplacement du service militaire et dans l'idéologie du nouveau régime crée les Chantiers de jeunesse dont trois camps s'installent dans la région rattachés au commissariat régional de Provence à Marseille : le groupement 16 « La Forêt du Rouet » au château du Rouet près du Muy (devise « *Qui monte en chantant* ») ; le groupement 15 « Estérel » à Agay (devise « *Noblesse oblige* ») ; le groupement 45 « Suffren » au Cannet-des-Maures (devise « *Hardi Jeunesse* »).

Le retour des prisonniers de guerre (comme celui des quatre beaux-frères, mes grands-oncles maternels, Barthélemy Ruffini, Laurent Reynaud, Marcel Daddi et Louis Colnagli) se fait à partir de 1943 quand les troupes d'occupation rouvrent les mines de bauxite dans la région brignolaise et qu'elles ont besoin de main-d'œuvre.

En janvier 1943, quand les Allemands expulsent les habitants du quartier du Vieux-Port de Marseille, les camps de La Lègue, de Caïs et de Puget sont réquisitionnés pour recevoir les 15 000 « repliés » d'office qui débarquent en gare de Fréjus en plusieurs convois. Le service d'ordre est assuré par les polices urbaines de Fréjus et de Saint-Raphaël, et le préfet de région inspecte ces camps où se concentre une population civile. Fin janvier-début février, des convois de trains ramènent peu à peu vers la cité phocéenne ces déplacés et le 3 février, le chef de la gestapo de Marseille, le commandant Muller, organisa un repas pour remercier les commandants des trois camps pour leur dévouement²⁹.

Le 11 novembre 1943, les alliés venus bombarder le viaduc d'Anthéor se trompant d'objectif, touchent Agay et tuent 43 tirailleurs indochinois cantonnés là. La flak allemande installée près de la gare et qui tenta d'intercepter l'aviation anglo-saxonne, induisit probablement en erreur cette dernière sur l'objectif à atteindre. D'ailleurs, le viaduc sera bombardé 17 fois sans succès, les Allemands au matin du 15 août 1944 feront sauter deux piles du pont.

Dans la nuit du 14 au 15 août 1944, la côte provençale est violemment bombardée et Fréjus subit des dégâts importants, notamment la caserne Mangin. Des troupes aéroportées américaines sont parachutées dans la région du Muy et de Grimaud³⁰. Mais ce n'est que dans la soirée du 16 que les éléments de la 1^{ère} armée française, ayant tant bien que mal réussi l'osmose entre les Français Libres (« les dissidents gaullistes ») et l'armée d'Afrique (pétainiste et giraudiste), sous les ordres du général de Lattre de Tassigny, foulent le sol de France. La 1^{ère} armée française qui débarque avec 260 000 hommes et libère avec les troupes

29 Maurice Perrais, Janvier 1943. Le convoi de Fréjus, in *Annales du Sud-Est Varois*, tome XVI, 1991, p. 69-84.

30 Voir sur le débarquement en Provence : Jacques Robichon, *Le débarquement en Provence, 15 août 1944*, Presses de la Cité, Paris, 1982, 282 pages.

L'auteur privilégie l'aspect militaire et anecdotique.

américaines la Provence est appelée improprement « Armée d'Afrique ». Certes, elle est composée d'éléments de l'empire colonial mais aussi de Corses. Rappelons que l'île fut le premier département métropolitain à être libéré (Ajaccio le 8 septembre 1943) et vingt classes de jeunes îliens furent mobilisées et participèrent avec les mobilisés européens d'Afrique du Nord aux opérations de Provence, sans oublier les 33 000 évadés de France par l'Espagne, dont 7 000 Alsaciens et Mosellans ayant fui leurs provinces annexées par l'Allemagne sans protestation du gouvernement de Vichy et de ceux qui, à l'époque le servaient. Cette armée à forte composante coloniale et nord-africaine comprend :

- 1^{ère} division française libre (1^{ère} division d'infanterie motorisée) du général Brosset ;
- 2^e division d'infanterie marocaine du général Dody puis du général Carpentier ;
- 3^e division d'infanterie algérienne du général Guillaume ;
- 4^e division marocaine de montagne du général Sevez ;
- 9^e division d'infanterie coloniale du général Magnan, puis des généraux Morliere et Valluy ;
- 1^{ère} division blindée du général Vigier, puis du général Sudre ;
- 5^e division blindée du général de Vernejoul, puis du général Schlessler ;
- Réserves générales : 3 groupes de tabors ; le 9^e régiment de zouaves ; le 1^{er} régiment de tirailleurs algériens ; 2 régiments de chasseurs d'Afrique (chars) ; 3 régiments de spahis ; 1 régiment colonial de chasseurs de chars ; le 2^e régiment de dragons.

Pour des raisons politiques et sociales, certains surestiment l'effort indigène des colonies et des territoires d'outre-mer dans la Seconde Guerre mondiale. Quant aux soldats musulmans restés en France, bon nombre servit d'auxiliaires dans la milice ou la gestapo. En 1942-1943, l'effort militaire demandé aux Européens d'Afrique du Nord est proportionnellement plus important que celui demandé aux musulmans (16,35 % contre 1,58 %) ³¹. Dans le commentaire du film sur le débarquement de Provence, le général de Lattre de Tassigny précise bien qu'il s'agit de l'armée française, et non de l'armée d'Afrique, qui débarqua entre Toulon et Saint-Raphaël.

La libération apporta son lot de règlements de compte, des jeunes femmes furent tondues ³². Dès après le débarquement, un officier de la division du Texas déroba le médaillon de bronze dédié au Général Bonaparte qui ornait la pyramide de porphyre commémorant l'arrivée d'Égypte à Saint-Raphaël du futur empereur.

Dès la libération, la prise en charge administrative, le ravitaillement, l'habillement et l'armement des jeunes recrues posèrent de nombreux problèmes qui incitèrent les autorités devant l'extrême dénuement matériel de la nouvelle armée française, sinon à freiner l'élan patriotique, du moins à reconnaître qu'il leur était impossible de la satisfaire. Les magasins militaires de Fréjus étaient vides et les Américains ne fournissaient qu'avec parcimonie les troupes françaises. L'automne 1944 fut glacial comme celui de 1914, les Sénégalais encore équipés à l'africaine et qui combattent dans les Vosges et le Jura avec la 1^{ère} armée française, eurent des gelures et un certain nombre de ces soldats fut ramené vers l'arrière et les camps du Sud-Est. La volonté de de Gaulle et de de Lattre de « blanchir » les divisions, la 9^e DIC et la 2^e DMI notamment, par l'apport de FFI et de FTP dans l'armée régulière afin de les retirer du contrôle communiste, amena les bataillons africains à compléter les camps coloniaux de la région fréjusienne. Ce blanchiment des troupes coloniales évitait à la France que les troupes noires pénètrent en Allemagne et dénotait ainsi le traumatisme consécutif à la campagne anti-troupes coloniales françaises menée par les Allemands lors de l'occupation de la Rhénanie dans les années 1920. Dans *Le Provençal* du 24 novembre 1944, la subdivision militaire

31 Général Jacques Allard, Résurrection de l'Armée d'Afrique, in *Historia, magazine de la II^e Guerre Mondiale*, n° 49, 1968, p. 1362.

32 L'actrice Miraille Balin, amante d'un officier allemand comme sa consoeur Arletty, est battue et violée à Beaulieu-sur-Mer.

reconnaissait que « *les ressources en matériel de guerre ne permettent pas à l'heure actuelle de procéder à une instruction des réserves sur des bases aussi étendues qu'avant les hostilités* ». Ainsi les volontaires mobilisables comme les nouveaux engagés commencèrent leur instruction militaire par des séances hebdomadaires, le dimanche matin dans chacune des « *garnisons de Toulon, Hyères, Draguignan et Saint-Raphaël* ». « *Les officiers subalternes de réserve, les sous-officiers de réserve et les citoyens français âgés de 17 ans révolus à 47 ans, mobilisables ou susceptibles de contracter un engagement pour la durée de la guerre qui seraient volontaires pour suivre cet enseignement* » militaire de base étaient priés de se faire connaître auprès des garnisons varoises.

Les camps de Fréjus et de Saint-Raphaël accueillent quelques semaines plus tard les Africains de la 9^e DIC et de la 1^{ère} DFL, relevés dans le Doubs ou la région de Belfort par des unités FFI. Les camps de Sud-Est redeviennent peu à peu ce qu'ils avaient été avant la guerre, d'autant plus que l'Indochine est victime le 9 mars 1945 de l'agression japonaise, qu'en septembre la République démocratique du Viet Nam est proclamée, enflammant la péninsule alors que les premières troupes françaises du général Leclerc débarquent.

Mais fin 1944 – début 1945, des mouvements de révoltes et de mécontentements naissent dans les troupes indigènes et plus particulièrement noires stationnées dans la région, affaires vites étouffées par les autorités militaires. Depuis le début de la guerre, ces troupes n'ont revu ni leur pays, ni leurs familles, et les nouvelles qui leur parviennent sont trop peu nombreuses pour rétablir une certaine sérénité. Sept ans d'absence pour des hommes très attachés à leurs racines pèsent lourds dans l'impact psychologique consécutif à la Libération³³. Les camps du Sud-Est sont atteints, à Saint-Raphaël après la mort d'un Sénégalais lors d'une bagarre au sortir d'un bal populaire, un samedi soir. Le lendemain dimanche, sous l'emprise de la boisson, plusieurs dizaines de soldats indigènes, en représailles, descendent des camps, saccagent tout sur leur passage et font plusieurs blessés et morts dans la population civile. En dehors du seul fait anecdotique, cet événement dénote l'existence de raisons plus profondes qui poussent au mécontentement et à la révolte. Les arriérés de solde de captivité ne sont pas payés, l'administration militaire ne reconnaît pas aux troupes noires leur participation au maquis ou leur séjour en camps concentrationnaires. D'ailleurs, aujourd'hui même, les évocations de ces faits sont extrêmement rares, l'historiographie française - contrairement à celle anglo-américaine qui n'hésite pas à aborder des sujets tabous - jette un voile de pudeur et d'oubli sur les drames que connurent de 1940 à 1945 ces soldats indigènes au service de la République. Après le discours de Brazzaville (30 janvier 1944), naît un nouveau tirailleur indigène, celui qui pense être citoyen à parité égale avec tous ceux qui ont servi sous le même drapeau. De même, dès les lendemains de la Libération, avec l'arrivée des Anglo-saxons et des noirs américains, les mentalités changent tant dans la population civile que chez les troupes indigènes.

La France était passée en six ans, de 1940 à 1945, de première puissance militaire du monde à

33 En décembre 1944, des tirailleurs sénégalais revenus au pays se révoltent à Dakar pour des raisons identiques, ces mouvements sont réprimés sans ménagement. Les 23, 24, 25 février 1945, la garnison sénégalaise se révolte en Guyane, 7 morts.

Les troupes noires qui se laissèrent capturées en mai-juin 1940 furent traitées ignominieusement par les Allemands. En effet, les soldats de l'Afrique noire française ne sont considérés ni comme des combattants, ni comme des hommes par les vainqueurs hitlériens qui n'hésitent pas à en fusiller ou à en massacrer un bon nombre. Ces crimes de guerre ne furent jamais punis ni même dénoncés. Hitler ne déclarait-il pas dans *Mein Kampf* : « *la présence de sang nègre sur le Rhin, au cœur de l'Europe, est un péché contre l'existence même de l'humanité blanche* ». Voir à ce propos les deux livres de Léon Werth, *Déposition, journal 1940-1944 et 33 jours*, parus aux éditions Viviane Hamy, Paris, 1992. Voir aussi Jean-Yves Le Naour, *La honte noire, l'Allemagne et les troupes coloniales françaises 1914-1945*, Hachette Littérature, 2004.

« *une nation d'assistés* »³⁴. Alors que le droit de vote était accordé aux femmes, les militaires retrouvaient leurs droits civiques et devenaient désormais des citoyens à part entière.

ANNEXES :

1. « La Coloniale », un chant des coloniaux évoquant Saint-Raphaël (début des années 1920)

« On a chanté notre marine,
Nos pompiers zouaves et dragons,
Et maintenant en chœur chantons
Les plus joyeux de nos troufions,
Et ces héros ça se devine
Ce sont nos braves Coloniaux
Qui sous les grands cieux tropicaux
Arborent gaiement leurs joyeux drapeaux.

Dans ce joli coin de Provence,
Pays des femmes et du bon vin,
Un régiment de nos marsouins
Egaie ce joli patelin.
Aussi les brunes et les blondes
Adorent nos petits coloniaux,
Et quand la lune dans le ciel
Chacun à sa chacune à Saint-Raphaël

REFRAIN :

En avant fière Coloniale,
Porte toujours au feu les trois couleurs
En France et sous la zone tropicale
Sois vainqueur, aies du cœur,
Sois sans reproche et sans peur.
La joie pour toi, c'est la grande bataille.
Du Maroc au Tonkin,
On a vu nos marsouins
Braver la mort et la mitraille
(Avec aux lèvres un gai refrain). »

34 La formule est de François Mauriac, *Le Figaro*, 24 février 1951. En 1948, Raymond Aron employait le mot « mendicité » dans *Le Figaro* des 1^{er} et 2 août dans un article à propos du plan Marshall intitulé *Sommes-nous voués à la mendicité ?*.

2. Le rôle militaire et colonial de la Provence au XX^e siècle (1914-1967)

